

Centenaire

Jean Guiloineau

C'est un faire-part de mariage très classique. Belle typographie, une anglaise élégante aux majuscules enlevées. Benjamin Dumas, professeur au collège de Mende (Lozère), épouse Yvonne Bordes, professeur à l'école normale supérieure pour jeunes filles de Mende. Le mariage doit avoir lieu le 28 juillet. Mois de vacances des enseignants. Tout semble tellement banal, parmi les centaines de mariages qui auront lieu à cette période en France, que l'événement heureux devrait passer inaperçu.

Mais nous sommes en 1914. L'assassinat de François-Ferdinand fin juin à Sarajevo, les bruits de bottes qui ont suivi, les tensions internationales, la menace enfin d'une guerre après plus de quarante ans de discours martiaux de Déroulède et des héritiers de Bismarck, tout cela a convaincu les familles Dumas et Bordes d'annuler le mariage prévu et d'attendre de connaître l'avenir.

L'avenir, on le connaît aujourd'hui. Début août commençait une des plus grandes tueries que l'Europe ait connues. Benjamin est parti à la guerre début août, dans les premiers. Mais en juillet 1915, il a obtenu une permission pour se marier. Le mariage aurait lieu le 15 juillet 1915. On avait gardé les faire-part datés du 28 juillet 1914. Alors, comme un signe des temps, on les a corrigés à la main : on a rayé 28 (juillet) pour le remplacer par 15, et 1914 est devenu 1915.

Des esprits malveillants pourraient y voir la recherche d'une économie étonnante. Ce serait mal réfléchir, car cette correction manuscrite nous dit beaucoup d'autres choses. Elle nous dit d'abord que l'amour que se portaient Benjamin et Yvonne a été plus fort que la catastrophe mondiale de la guerre. Elle nous dit aussi qu'il a fallu un grand courage à Yvonne pour, en quelque sorte, se montrer solidaire de Benjamin qui repartirait au front quelques jours après la noce. C'était à coup sûr le plus beau serment d'amour qu'elle pouvait offrir à Benjamin. *Si tu meurs les oiseaux se tairont pour toujours...* Elle nous dit enfin que ces jeunes gens ne croyaient pas à la mort prochaine, ni à la défaite. Des sentiments qui pourront nous sembler dépassés aujourd'hui où l'on pense que, plus qu'une victoire, la fin de cette guerre a d'abord été la fin d'un monde et que la paix revenue était grosse déjà de catastrophes plus épouvantables encore.

Je ne sais pas si Benjamin est revenu de la guerre ou s'il a été tué au Chemin des Dames ou à Verdun. Ni s'il a été simplement blessé. Gazé, mutilé, gueule cassée. Mais je sais que les petites corrections manuscrites sur leur faire-part de mariage nous en disent long sur cette année de centenaire et sur l'amour que se portent les hommes et les femmes.

Extrait de *Guerre à Mende, Journal de l'arrière-front, 1914-1918*, Albert Jurquet, texte établi et préfacé par Jean Guiloineau, Éditions Privat, Toulouse.